

« L'administrateur de police sort d'ici. Il est venu m'annoncer que demain je monterai au Tribunal, c'est-à-dire à l'échafaud. Cela ressemble bien peu au rêve que j'ai fait cette nuit : Robespierre n'existait plus et les prisons étaient ouvertes... Mais, grâce à votre insigne lâcheté, il ne se trouvera bientôt plus personne en France capable de le réaliser. »

Ce billet, Tallien le trouva glissé sous sa porte, le soir de thermidor, en rentrant chez lui, 17 rue de la Perle. Le billet venait de la prison de la Force et avait été écrit par Thérésia de Cabarrus, ci-devant comtesse de Fontenay. Arrêtée à Versailles, en prairial, on l'avait ramenée, prisonnière, en fiacre.

En passant place de la Révolution, à côté de la guillotine dressée en permanence, on l'avait forcée à mettre la tête à la portière, en lui disant :

« Dans trois jours, tu joueras cette pièce en personne ! »

Arrivée à la Petite Force, elle subit l'opération du *rapiotage* ; on la fait mettre nue devant huit hommes gouailleurs, on la fouille, puis, après lui avoir rendu sa chemise et donné une robe de toile grossière et rude, on l'écroute.

Pourquoi donc est-elle là, cette Thérésia qui, hier encore, régnait toute puissante aux cotés du beau Tallien, dans Bordeaux ? Et pourquoi Tallien lui-même, proconsul aux pouvoirs illimités, errait-il par ce mois de thermidor, peureux, inquiet, l'angoisse au coeur, à travers un Paris hostile où les portes se fermaient devant lui, où les figures amies se détournaient à son passage ?

Le père de Mme Tallien, était né dans cette vieille et âpre Bayonne où la vivacité espagnole se mêle à l'ardeur française. Les Cabarrus étaient d'honorables négociants qui, pour leur fils, rêvaient un avenir semblable à leur présent, la quiétude des rentes gagnées derrière le comptoir commercial. Le jeune Cabarrus devait cruellement tromper ces chères espérances paternelles. Envoyé chez les pères de l'Oratoire de Toulouse, il en revint avec un autre goût que celui d'une vie calme et appliquée, M. Cabarrus père avait en Espagne, à

Saragosse, un correspondant commercial, M. Galabert, presque un ami de la famille.

Après quelques pourparlers, ce fut chez lui qu'on dépêcha le jeune homme, afin de l'y perfectionner à la fois dans le commerce et dans l'étude de la langue espagnole. Joyeux à l'idée de voir du pays, le jeune Cabarrus se mit en route, franchit le col des Pyrénées, et un beau soir, ravi, fatigué, tomba à l'improviste dans la famille Galabert. On lui fit fête, on l'accueillit comme l'enfant de la maison et il s'installa chez ces braves gens heureux d'avoir parmi eux un compatriote.

M. Galabert avait une fille, Elle était jolie, brune, piquante. Ce qui devait arriver, arriva, le jeune Cabarrus devint amoureux de la jeune Galabert, il le lui dit, elle le crut, et, par une belle nuit désertant le toit paternel, descendant, au bout de draps noués, par les fenêtres, ils s'en furent de compagnie trouver un brave curé qui récita trois oraisons, fit deux signes de croix, et les maria.

Voilà ce pauvre M. Galabert désespéré et furieux, beau-père malgré lui. On imagine aisément le fier tapage qu'entendit ce jour-là la maison commerciale de Saragosse, et la rude lettre de reproches et de lamentation qui fut écrite à M. Cabarrus à Bayonne. Mais il n'est si grande colère qui n'ait son terme. Celle de M. Galabert devait finir un jour et, pardonnant, il ouvrit ses bras à sa fille, son cœur à son gendre et lui donna une fabrique de savon près de Madrid.

Voilà, à son tour, le jeune Cabarrus commerçant malgré lui. Il semble que, dans ce temps, il en ait sagement pris son parti, car il alla s'installer avec sa femme dans sa nouvelle résidence. Cette résignation apparente à son destin si bizarre ne fut pas de longue durée. Le voisinage de Madrid était certes trop tentant pour cet esprit ardent, cette imagination désordonnée rêvant de plus hautes destinées que celles promises à un marchand de savon.

Il se lança dans les milieux politiques, intrigua, se répandit, brilla, et au milieu des embarras financiers créés à l'Espagne par la guerre d'Amérique, il conçut le projet d'une création de papier-monnaie destiné à sauver le crédit public.

En tout autre pays, l'utopie de ce jeune homme aurait été la risée publique, mais en Espagne, terre de paradoxe, elle fut accueillie, et, ce qui est mieux, mise en pratique. On créa pour 10.000.000 de piastres de papier-monnaie et le 2 juin 1782, Cabarrus banque royale de Saint-Charles et s'en fit nommer directeur.

Adieu, fabrique ! adieu, savons ! C'est l'ère de la fortune qui commence pour ce brillant financier qui vient de se révéler et que le roi comble de faveurs. Cette heureuse fortune dura six ans ; à la mort de Charles III, en 1788, la débâcle commence ; elle terrasse Cabarrus en 1790, le voit en prison jusqu'en 1792. « Aujourd'hui sur le trône, demain dans les fers », a écrit Mme Roland. Cabarrus en fait la rigoureuse expérience.

Voici que la réhabilitation est arrivée pour lui ; il sort de prison, on le fait comte en 1808, il revient de Hollande comme ministre ; il prend le portefeuille des Finances, et, le 27 avril 1810, toutes les cloches funèbres de Séville proclament la fin de cette extraordinaire vie d'aventures.

Il laissait une fille, cette belle Thérésia qui nous occupe. Elle était née pendant le séjour de son père à Madrid, héritant de son imagination romanesque, de son ardeur sensuelle, dont elle devait, plus tard, donner tant de preuves publiques. Ses pareilles, si on peut parodier le vers du poète, à deux fois ne se faisant point connaître, elle débuta par un coup de maître qui révéla ce qu'elle devait être et demeurer toujours.